

L'Abuille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Published at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLBENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (°F, °C).

LE PRESIDENT ET L'opinion publique.

Le président Roosevelt et le Congrès sont en lutte ouverte depuis le commencement de la session, en décembre dernier.

On serait tenté de croire à un parti pris chez la majorité républicaine maitresse dans les deux chambres, et peut-être existait-il, en effet, dans son sein quelque irritation contre l'homme impaisif, remuant qui voudrait, dans un but d'ailleurs élevé et éminemment louable, déterminer la politique à suivre et tracer leur ligne de conduite.

bien les conduire à une solution très différente de celle qu'ils espèrent. Le peuple américain n'a pas été sans s'émouvoir des efforts réitérés du président Roosevelt et de la minorité démocratique pour amener la majorité républicaine à s'occuper de certaines mesures d'intérêt général, d'une loi contre les trusts, de la révision du tarif douanier par exemple, et il est très probable qu'il n'attend qu'une occasion favorable pour manifester son mécontentement.

Déjà, dans l'affaire des cuirassés, il se range carrément du côté du président Roosevelt. On sait que celui-ci avait recommandé la construction immédiate de quatre cuirassés, mais que la Chambre et le Sénat en ont refusé deux.

Or, M. Roosevelt reçoit de tous les points des Etats-Unis des communications qui indiquent à n'en pas douter que l'opinion publique est avec lui. Ses efforts pour obtenir quatre cuirassés sont hautement loués, et il est si fermement convaincu que le peuple américain approuvera sa conduite qu'il va les continuer, et avec bon espoir de réussir. Il n'enverra pas d'autre message au Congrès, annonce-t-on de Washington, mais il essaiera de persuader des sénateurs et des représentants de la nécessité de suivre ses recommandations.

Ainsi, l'attitude de la majorité républicaine n'a servi qu'à détourner de l'opinion publique, qui s'est reportée sur le président Roosevelt et, incidemment, sur la minorité démocratique.

Les ennuis que cause la Richesse.

M. de Boisandré nous apitoie sur les ennuis du comte Szechenyi et de sa riche jeune femme, Mile Vanderbilt.

A peine le couple milliardaire avait-il fait son apparition dans les rues de Budapest qu'il était littéralement assailli par la foule; il dut, en toute hâte, se réfugier à l'hôtel pour y réclamer par téléphone la protection de la police. Un millier de solliciteurs qui voulaient à toute force parler au comte durent être dispersés par une vigoureuse charge d'agents.

Le noble époux de la riche Mme Vanderbilt reçoit à chaque courrier des centaines de lettres demandant un secours ou offrant une part dans quelque entreprise industrielle ou commerciale. Les enrégés tapent inventent les prétextes les plus ingénieux, revêtent les dénigrement les plus invraisemblables pour pouvoir pénétrer près de l'un ou de l'autre des infortunés époux. Ils y réussissent parfois, mais, à la fin, malgré toutes les précautions prises pour déjouer leurs ruses.

En voilà une lune de miel ! Le comte et la comtesse Szechenyi donneraient sans doute une bonne part de leurs millions pour découvrir un endroit quelconque au monde où ils pourraient enfin jouir de la paix et de la tranquillité qui ne sont point refusées aux plus pauvres parmi les humains.

Ces misères des riches, bien d'autres les connaissent. Demandez à Mme Lebandy, obligée de cacher son adresse à ses plus intimes, réduite—sous peine de voir son domicile constamment envahi par une meute de quémandeurs—à ne répondre à aucune lettre.

Demandez à la cantinière, la cantinière au million,—par quel tracas elle dut passer pour avoir,

comme le père Bidard, pris le bon billet à la Loterie ! Non, vraiment, les très riches ne sont point à envier ! Les heureux d'ici-bas sont ceux qui possèdent simplement "l'aurea mediocritas" du poète.

Oscar II et Desbarolles

Homme d'Etat, musicien, poète, Oscar II, le feu roi de Suède, s'intéressait encore aux sciences, à toutes les sciences, et même à la chiromancie. La "Revue illustrée" publie le récit d'un voyage que Desbarolles entreprit en Scandinavie tout exprès pour en causer avec le souverain. Il avait rencontré à Nice, en 1880, une grande dame suédoise qui n'eut rien de plus pressé, revenue en son pays, que de conter au roi les expériences dont elle avait été témoin. Oscar II mauda le magicien. Celui-ci partit dans l'instant et, après deux jours de chemin de fer et de navigation, arriva de nuit à Stockholm. Dès le matin, une voiture de la cour le prélat à son hôtel et l'emmena au château. "Sire, s'écria Desbarolles, puisque vous me tendez si gracieusement les mains, permettez-moi de les étudier." Les révélation commencent aussitôt; elles furent si convaincantes que le roi se montra émerveillé. "Puis, ce fut le tour des princes, géants magnifiques, rayonnants de santé et d'intelligence. Dans l'entrain des études, ayant signalé chez l'un d'eux le développement du mont de Vénus, je sentis le pied du roi qui touchait le mien sous la table, et je rentrai incontinent dans le chemin de la vertu." Après la chiromancie, vint la graphologie où les succès de Desbarolles ne furent pas moins grands. "Je froissai sans mes doigts, dans mon examen, bien des secrets diplomatiques que, le suédois aidant, étaient de l'hébreu pour moi." Le roi, parfaitement convaincu, voulait prendre des leçons et, avec un élève si intelligent, la tâche du maître fut facile. Oscar II devint en peu de jours un chiromancien et un graphologue de force très honorable. Desbarolles fut comblé d'éloges et de bienfaits. Mais, avant de partir, il voulut prouver aux savants de Stockholm qu'il n'avait enseigné à leur roi qu'une science érieuse. Pendant une conférence à l'Université, il examina leurs mains et dit à chacun d'eux, sur son caractère, sa vie, son passé, des choses étonnantes. "Je pourrais peut-être, ajouta-t-il, indiquer l'avenir, car il est écrit comme le passé; mais, devant une aussi docte réunion, je ne veux pas sortir de ce qui peut être prouvé."

Manière de travailler d'un maître.

Un journal publie les souvenirs de M. Wilhelm Weissheimer sur Wagner. Nous y trouvons de curieux détails sur la manière de travailler du maître.

Le maître travaillait seulement le matin; il consacrait l'après-midi à ses amis, à Schnorr de Carlsfeld et à moi. Quand l'idée venait à Wagner de faire Mime, il était superbe dans ce rôle; il s'enveloppait, puis tournait et criait dans un fuset à faire trembler les murs. Il faisait certaines grimaces à vous faire croire qu'on avait devant les yeux le plus horrible nain qui fut sur la terre.

Wagner, poursuit-il, écrivait chaque jour environ six pages de partition. La scène entre Eva, Madeleine et le chevalier fut tracée d'un trait. Il n'amusa beaucoup d'imaginer l'ensemble des enfants, et il était curieux de les voir courir et sauter par la chambre en chantant leur chœur.

Pendant son travail il était très agité. Quand il était en veine de trouver quelque chose de nouveau, il fallait le laisser seul et ne le point déranger. Il ouvrait le balcon et criait: "Ne me troublez pas; je suis en enfantement!"

Un don aux Parisiens.

Le squelette "Savoie", parti le 2 avril de New-York, a apporté en France l'antédiluvienneté et gigantesque dépouille du fameux "diplococus" offert au Musée d'histoire naturelle par M. Carnegie.

Les pièces de ce squelette colossal sont renfermées dans trente-quatre énormes caisses. Elles ont été déballées et remontées par le professeur Boulet M. Holland, conservateur du Musée de Pittsburg, venu tout exprès d'Amérique pour accomplir avec son collègue français cette tâche délicate.

Une Relique.

Au musée Victor-Hugo, place des Vosges, on expose, entre autres reliques du grand poète, une modeste table en chêne, de vague style Louis XIII, et dont les bords sont bordés de bois de la vigne de Saint-Antoine.

On nous avait représenté Victor Hugo écrivant "la Légende des siècles" sur un pupitre, debout, dans le coup de vent de Guernesey, et jetant autour de lui, négligemment, les feuilletons de son œuvre. C'était éminemment romantique, mais beaucoup trop romanesque. La vérité, c'est que Victor Hugo a écrit tous les vers de son admirable poème sur la table que le public peut voir au musée de

la place des Vosges. On y lit, de la main même du poète, cette inscription:

Table sur laquelle j'ai écrit la "Légende des siècles". Guernesey, 18 août 1859. VICTOR HUGO.

Et cela n'enlève d'ailleurs absolument rien à la valeur de l'œuvre de Victor Hugo, de même que l'autre histoire n'y ajoutait rien.

Une paternité revendiquée.

M. Ranski, ancien chef de musique militaire, revendique la paternité de la célèbre "marche de Sambre-et-Meuse".

Le pas redoublé "Sambre-et-Meuse" date de 1876. C'est en qualité de chef de musique du 18e régiment d'infanterie à Pau, que je l'ai composé avec, comme thème, la chanson "Le Régiment de Sambre-et-Meuse", musique de Pianquette, paroles de Paul Cézano (édition Bathiot, à Paris).

Mon pas redoublé se compose de l'introduction, du tutti, du trio à deux motifs et de la partie de clairons et de tambours entièrement de moi. La chanson de R. Pianquette, et son refrain répété deux fois, ne figurent dans la composition qu'entre l'introduction et le tutti, et comprennent 61 mesures.

Par conséquent, sur 179 mesures que compte le pas redoublé, 118 ont été composées et orchestrées par moi.

M. Ranski estime, non sans raison, que sans lui la petite chanson de café-concert aurait rejoint, comme bien d'autres, le dossier des Archives.

SOULAGEMENT IMMEDIAT D'HUMEUR IRRITANTE

Jambes au Dessous du Genou au Vif—Pieds Trop Enflés Pour les Chausser—Sommeil Interrompu par Démangeaison et Brûlure Intenses—Bien en Deux Jours et Dix Que

CUTICURA EST PARMi SES DIEUX PENATES

"Dieu bénisse l'homme qui a premièrement composé Cuticura. Il y a deux mois que mon humeur se déclare sur mes jambes au-dessous des genoux. Elles étaient rouges, ressemblaient à un bifteck cru, et personne ne sait combien elles me démangeaient et me brûlaient. Elles étaient tellement enflées que j'avais à fendre mes chaussons pour les mettre et pendant plus d'une semaine je ne pus me chauffer. J'emplayai cinq à six remèdes dont le seul effet était d'augmenter la brûlure et de diminuer la démangeaison quand je les appliquais. Un matin je me rappela que j'avais un morceau de Cuticura et je le essayai. Dès le moment où il me toucha la démangeaison disparut et je ne ressentis plus de douleur. Les douleurs diminuèrent et au bout de deux jours, j'étais débarrassé comme d'habitude. Je regrette l'insouciance de n'avoir pas fait usage des Remèdes Cuticura au commencement de ma maladie. Ils m'auraient épargné deux ou trois semaines de souffrance intense. Je n'ai pas eu une heure de sommeil continu pendant ce temps que je passais à appliquer les remèdes que j'avais. Désormais les Remèdes Cuticura seront, soyez-en sûr, parmi mes dieux penates. George B. Farley, 50 Rue South State, Concord, N. H., 14 Mai, 1907."

Les souffrances adoucies par le Savon Cuticura et l'Onguent Cuticura parmi les jeunes, et l'encouragement qu'ils ont donné aux parents exténués et inquiets, les ont fait adopter dans d'innombrables maisons comme remèdes inappréciables pour la peau et le cuir chevelu. Hommes de bien et de des enfants, saignés, éruptions, démangeaisons, échauffement et toute sorte de démangeaisons, boutons, boutons gonflés et humeur du cuir chevelu avec perte de cheveux sont promptement, radicalement et économiquement guéris.

On se sait pas encore exactement dans quelle galerie pourra être exposé le "diplococus" qui, complet, ne mesure pas moins d'une vingtaine de mètres de longueur. Mais on lui trouvera certainement une place digne de lui dans les locaux du Musée, et on compte pouvoir le présenter cet été aux visiteurs du Jardin des plantes.

L'esprit sous le second empire.

Quelle différence y a-t-il entre un monsieur qui vient chez moi pour savoir ce qui se passe et mon pédonneur ? Il n'y en a pas... ils viennent tous deux pour m'épier.

Quelle différence y a-t-il entre un lutteur et Opaoui ? C'est que l'un a l'ut de poitrine et l'autre la poitrine de lutte.

Pourquoi un bossu peut-il se perdre plus qu'un autre ? Parce qu'un bossu n'est jamais perdu.

Pourriez-vous me dire à quoi ont servi les canons depuis leur invention ? Ils ont servi à faire des dettes aux nations ("détentions").

Quel est le fromage qui ressemble le plus à une panoplie ? C'est le livarot quand il est trop fait ("tropphée").

Le prince de Sagan part pour l'Italie.

Paris, 21 avril.—Hier soir, quelques heures avant de partir pour Naples, le prince Héli de Sagan a accordé une interview à un représentant du "Journal", auquel il n'a pas caché qu'il se rendait en Italie afin d'y rencontrer Mme Anna Gould.

Le prince s'est obstinément refusé à dire quand et où son mariage serait célébré. "L'avenir est entre les mains de Dieu", a-t-il répondu au reporter qui insistait. M. de Sagan a déclaré que son voyage en Amérique avait été une véritable torture morale et que pendant tout son séjour à New York il avait été harcelé par une légion de reporters et de photographes et que les choses les plus odieuses et les plus ridicules avaient été imprimées à son sujet et à celui de Mme Gould.

"Certains journaux ont même annoncé que notre mariage avait été secrètement célébré dans une ville du New Jersey", a dit le prince, "ce qui est faux, de même que le prétendu dîner de famille dans lequel mon sort aurait été discuté".

"M. de Sagan a terminé l'interview en déclarant qu'un haut prêtre de l'Eglise catholique avait profité de sa présence à New York pour lancer un manifeste contre le divorce, ce qui avait indigné le clergé new-yorkais à prêcher chaque dimanche de violents sermons contre Mme Gould et lui."

Gibraltar, 21 avril.—Le vapeur allemand "Frederich der Grosse" est arrivé ce matin de New York, en route pour Naples. Parmi les passagers se trouve Mme Anna Gould, ex-comtesse Boni de Castellane, qui quittera le navire à Naples et voyageera pendant quelques semaines en Italie avant de rentrer à Paris. Le navire arrivera probablement avec un jour de retard à Naples, le 24 au lieu du 23 avril.

Poudre Dentifrice Dr. Lyon.

Nettoie, conserve, embellit les dents et purifie l'haleine. Un dentifrice supérieur pour les personnes raffinées.

ETABLISSEMENT EN 1866 PAR S. H. Lyon, D.D.S.

7 rue de la... 7 rue de la... 7 rue de la...

Que dit un Allemand quand il est enrhumé dans un cabot ? Il dit: Chamaia chue d'air ("Schneider").

Pourquoi la femme à Ménélas est-elle estimée des cardeurs de matelas ? Parce que la belle est laine ("la belle Hélène").

A quelle femme fut dit pour la première fois, le mot, mou trougnon ? C'est à Eve, parce que quand Adam eut mangé la pomme, il dit à Eve: "Tiens! prends mon trougnon!"

Quelle différence y a-t-il entre un coiffeur et un morceau de pain ? C'est que l'un épèle, l'autre efface, ("pile et face.")

A minuit un quart, dans une chambre à coucher, qu'est ce qui ressemble le plus à un henneton ? C'est un autre henneton.

EDITION HEBDOMADAIRE de "L'Abuille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abuille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an; \$5.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00 l'an; \$10.00 6 mois; \$6.00 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parait le samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00 l'an; \$3.00 6 mois; \$2.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$10.00 l'an; \$5.00 6 mois; \$3.00 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

PETITES ANNONCES.

Demandez—Une fille blanche, comptable, pour la cuisine seulement. Famille de deux. Forts gages. 6323 avenue St-Charles. 22 av—61

Déraillement.

Un car de la ligne Kempart et Dauphine conduit par l'électricien Joseph Grillot a déraillé hier matin à l'angle des rues Dauphine et Reynes. Mme John Littleton, la mère du détective Hy Littleton, qui se trouvait dans le car, a été jetée de son siège et légèrement blessée à la tête.

EDITION HEBDOMADAIRE de "L'Abuille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abuille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an; \$5.00 6 mois; \$3.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: \$18.00 l'an; \$10.00 6 mois; \$6.00 3 mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parait le samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$6.00 l'an; \$3.00 6 mois; \$2.00 3 mois.

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger \$10.00 l'an; \$5.00 6 mois; \$3.00 3 mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition est comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

PETITES ANNONCES.

Demandez—Une fille blanche, comptable, pour la cuisine seulement. Famille de deux. Forts gages. 6323 avenue St-Charles. 22 av—61

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 47 Commencé le 5 février 1908

BELLE AMIE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR PAUL ROUGET

TROISIEME PARTIE.

DEVOIR DE MERE

VII

LES CONSÉQUENCES D'UN COUP DE FUSIL

—Et ce que je sais, moi ? En... Ah, tu as causé avec lui un quart

d'heure... Et il faut croire que cette conversation entre Monsieur et toi, était particulièrement intéressante pour tous les deux.

—Pourquoi ça ? —Parce qu'à la fin vous vous êtes serrés les mains. —Non nous sommes... —Ah ! ne nie pas... ne nie pas... Je vous ai vu... depuis la fenêtre... Je vous ai vu de mes propres yeux et, ma parole, j'en ai été estomaquée. —Estomaquée ? —Oui... tu trouves qu'il n'y a pas de quoi, toi ? —Et, comme il ne répondit pas : —Tu vas commettre la bourde la plus énorme qui soit... tu vas, par ta maladresse, causer du mal... beaucoup de mal peut-être à madame et monsieur au lieu de te laver consciencieusement la tête comme il devait le faire, te serres les mains ainsi que s'il te complimentait ? —Et tu voudrais que je ne trouve pas ça stupéfiant ? —Tu voudrais que je ne m'en inquiète pas ? —Tu voudrais que je ne te demande pas de m'expliquer ce mystère-là ? —Ce mystère-là ? —Basco, de nouveau, éprouvait un embarras visible. —Voilà que Clarine, des fenêtres de la villa, les avait aperçus, lui et monsieur Danlieu, lors de leur entretien. —Voilà qu'elle les avait vus se

serrer les mains... ce qui, pour elle, qui ignorait comment les choses s'étaient passées, devait, en effet, sembler assez bizarre, assez extraordinaire.

Et elle exigeait des explications. Des explications qu'il ne pouvait pas lui donner. —Maintenant, oh oui, maintenant moins que jamais ! —Ah !... cette brouille qui depuis des jours existait entre eux... cette brouille d'autant plus pénible... d'autant plus douloureuse pour Basco qu'elle était —chez Clarine du moins—moins apparente... mais qui se traçait seulement par le refus absolu de la jeune femme d'accorder à son vieux mari la moindre de ces tendresses... la moindre de ces caresses qui lui étaient, à lui, si douces... qui lui étaient—ah ! par moment, il se disait le mot—indispensables... et dont, volontairement, par devoir, il avait dû se priver de puis des semaines... oui, cette brouille-là allait encore s'aggraver de ce fait que Clarine garderait la conviction qu'il avait par devoir elle un autre... un nouveau secret.

—Ce qui d'ailleurs était vrai. Et comme il se taisait, obéissant une explication qui—d'avance il le sentait bien—ne pouvait être que mauvaise... car si Basco était le meilleur des hommes, la diplomatie, l'esprit

d'à-propos n'étaient pas chez lui qualités dominantes. —Et bien, quoi... avec ton bec en l'air, tu ne te donneras même pas la peine de répondre ? —De répondre... mais si, Clarine... mais si... —Alors, pourquoi restes-tu là, planté sur tes guibolles, comme un chien qui aurait avalé sa niche ? —Vraiment, Clarine, tu as de ces comparaisons !... —Justes... justes... qui sont très justes... affirma-t-elle nettement.

—Et puis c'est pas tout ça... il ne s'agit pas de comparaison en ce moment. Il s'agit de s'expliquer franchement et de débattre jusqu'au dernier bouton, mon vieux... si tu ne veux pas qu'il y ait entre nous une plus grosse brouille encore. Il fit un pas de recul. Déjà, évidemment, les choses menaçaient de se gâter.

Clarine marcha sur lui. Elle se dressait, la tête haute. —Une dernière fois, veux-tu parler... oui ou non ? —Mais, Clarine... Elle affecta de prendre pour un acquiescement ce "mais, Clarine" qui était plutôt une protestation.

—Oui... alors raconte-moi franchement ce que monsieur te disait... —Et bien, j'ai vu sortir avec le docteur comme tu sais. Ils causaient tous les deux gra-

vement. —Quand Monsieur est revenu j'ai été à sa rencontre. —Parfaitement et alors ? —Alors je lui ai demandé si Madame allait mieux. —Et il t'a répondu ? —Je te l'ai dit déjà. —Répète-le. —Il m'a répondu que Madame n'était plus... n'était plus... Il cherchait le mot que, dans son désarroi il ne trouvait pas. —Évanouie... va donc... dit-elle en haussant les épaules de mépris... de mépris pour le pauvre homme qui s'exprimait avec tant de difficultés... et alors que les mots lui venaient à elle si aisément.

—N'était plus évanouie... qu'elle avait repris ses esprits. —Non... ensuite ? —Ensuite que son état restait encore inquiétant. —Après ? —Après... après... mais c'est tout. —Alors c'est parce que tu as formulé cette simple question que Monsieur t'a serré les mains ? —Non, attends, il y a autre chose encore que je ne t'ai pas dit. —Basco relevait la tête... Une idée qu'il qualifiait mentalement de géniale venait de traverser son cerveau. —Il se crut sauvé. —Le répète-tu ? —Non, j'oublais... c'est vrai

... je vais te mettre au courant : —Ce n'est pas malheureux ! —C'est parce que je faisais part à Monsieur de la désolation dans laquelle j'étais de ce malheur arrivé comme ça... par ma faute.

Les yeux de Clarine flamboyèrent de colère : —C'est pour ça, dis-tu, qu'il t'a complimenté ? —Oui. —Et bien, elle est raide à avaler, celle-là, tu sais. —Je ne te dis pas qu'il m'a complimenté, non, mais il m'a dit : Basco, vous êtes un brave serviteur... bien maladroite... oui... bien maladroit... mais que je ne crois pas coupable... non... que je ne crois pas coupable.

—Ah !... il a dit tout ça ? —Oui... il a dit tout ça. —Et pour me prouver qu'il ne m'en voulait pas, il m'a serré la main. —Et bien ! moi, fit Clarine, dont les lèvres tremblaient, moi, tu ne sais pas ce que je crois en ce moment ? —Non... qu'est-ce que tu crois ? —Et bien ! que tu veux me mener à la campagne, mon vieux Bascolot, tout simplement. —Mais, Clarine, essaie-t-il de plaisanter, comment ferais-je puisque nous y sommes déjà, à la campagne ? —Justement. Je ne marche pas... j'ai les pieds en dentelle,

tu l'entends. —Ah... tu as... —Et toi... tu as le nez... tu as la trogne d'un menteur. —Ah ! Clarine. —Oui... d'un menteur. —Car enfin, ajouta-t-elle, s'animant davantage encore, car enfin... Monsieur n'a pas pu te serrer la main pour la gaffe que tu as faite ! —Non, ce n'est pas possible. —Et puis, je vous observais... Tu en as causé, toi, tu en as dégoûté pendant plus de dix minutes ! —Jamais de ta vie plus tu n'en as dit autant tout d'une traite ! —Tu avais l'air de raconter à Monsieur une histoire fantastique. —Mais, voyons, Clarine, tout ça c'est des imaginations... Qu'est-ce que j'aurais bien pu lui raconter ? Elle braqua sur lui des prunelles fulgurantes dont il ne put supporter plus longtemps l'éclat. Aussi détournât-il les yeux. —Et ce que je sais, moi. —Et avec intention, la voix encore plus agressive : —Pent être ton fameux secret ! —Mon secret ? —Oui... celui dont tu n'as pas voulu me faire part à moi. —Oh ! comment peux-tu supposer pareille chose ?... Mais il bredouillait... il perdait de plus en plus contenance devant la perspicacité bien fémi-